

Marie, l'enfant de la fée

H. POURRAT, Trésor des Contes, I, 265-273.

Il y avait une fois un bûcheron et sa bûcheronne qui avaient toute une troupe d'enfants: plus d'enfants que d'écus en bourse. Ils avaient bien du mal à les faire vivre, lui allant en forêt bûcheronner, elle y allant aussi avec les tout petits, ramasser le bois mort et au long du buisson faire de l'herbe pour ses chèvres.

Leur vint encore une petite fille. Ils la nommèrent Marie.

Vive, gaie, comme si le chardonneret l'avait couvée, le charlet du bocage qui a une calotte plus rouge que le bigarreau et des ailes galonnées d'or! Si plaisante à entendre ramager, même n'allant ainsi que sur ses trois, quatre ans. Et si jolie à voir, avec ses yeux bruns comme le ruisseau, qui soleillaient.

Un soir, ils étaient tous au bois, dans un endroit où il semblait que déjà la nuit descendît : un endroit au sombre du couvert, étages de branches sur étages de branches. Vint une senteur, comme d'un baume qui monte, vint une lueur, comme de la lune qui se lève. Et dans le moment, ils virent une dame devant eux.

« Bonnes gens, dit-elle au bûcheron et à la bûcheronne, vous serez mal hivernés cet hiver, alors qu'il fera mauvais vivre. Vous n'avez ni chair de porc dans le saloir, ni sac de farine dans le coin de la cabane. Comment ferez-vous bien?

- Nous ferons comme nous pourrons, dit le bûcheron. Chacun tire sa charrue.

- Mais vos enfants, eux, la tireront-ils? Les pauvres innocents tomberont dans la raie; ils y mourront d'épuisement, la face contre terre. Accordons-nous. Par la

vertu de ma baguette, je vous donnerai le pain et la pitance qui vous font tant besoin.

- Et nous, demanda le bûcheron qui avait ôté son bonnet, que faudra-t-il que nous donnions?

- Remettez-moi Marie. Je lui ferai un sort plus heureux que n'en a enfant au village, voire dans le château du roi.»

Ils se regardèrent tous les deux, le bûcheron, sa bûcheronne.

Et déjà, elle, elle fondait en larmes. Car elle comprenait qu'ils n'étaient pas en termes de rejeter la requête de la fée. Il fallait lui donner Marie, pour leurs enfants, et aussi pour Marie.

« La Marinette, fit le bûcheron d'une voix qui lui restait dans la gorge, voir s'en aller notre Marinette ... »

Mais c'était le sort; elle s'en alla avec la fée, elle s'accorda bien à la suivre, tant cette dame avait quelque chose qui charmait et prenait les yeux.

Sous un de ces arbres de glands qui ont d'âge dix fois la vie d'une homme, se voyait une roche. La fée y porta sa baguette et la roche s'ouvrit. Par cette porte, Marie et sa mère nouvelle s'enfoncèrent au pays des fées.

Cependant, avant de disparaître, la fée avait touché de sa baguette les fagots des petits, le faix de bois mort de la mère. Et il y eut là, sur cette place verte, tout un monceau de sacs pleins de farine et de semoule, de pois secs et de fèves, des chapelets de saucisses, des pans de lard et des paires de jambons. Et tout, et tout, jusqu'à la tresse d'ails et la jarre de miel. Il fallut faire un brancard de feuillages. Au troisième voyage, la provision n'était pas encore ramenée toute à la cabane.

Par la suite, l'année réussit au bûcheron et à sa bûcheronne, comme si en chaque besogne la fée avait mis sa baguette. Ils se disaient que pour être devenue l'enfant de cette dame, Marie ne pouvait être à plaindre. Ainsi séchait la larme qui leur venait souvent au coin de l'œil.

De fait, cette Marie n'aurait jamais dû faire qu'envie, et non pas compassion. Mais les humains, même ceux qui sont nés pour la bonne fortune, semblent ne vouloir mériter que le malheur.

Maintenant, c'est l'histoire de Marie qui commence. D'abord, on dirait qu'il n'y eut pas d'histoire, tant elle était heureuse aux côtés de la fée. C'était comme un réveil dans le soleil, au chemin vert, comme si elle partait au fond des bois pour quelque grande journée de fraises et de fleurs rouges, de branches, de noisettes et de grappes de mûres. La fée lui faisait des heures pareilles à un collier de perles, tout enchantées dans un monde sans chagrin. A midi, dîner de cerises; à sept heures, souper de framboises. Le matin, elle courait avec le lapin dans l'herbette, le soir dans la bruyère avec le lièvre. La grive venait se percher sur son épaule, lui chantait sa chanson, la tourterelle roucouillante se poser en ses mains, lui becqueter la joue. L'écureuil lui apportait la noix, la châtaigne et la faine, et elle, elle cueillait pour le renard ces grains de genièvre dont il est si friand. Il la poussait de son nez dans les feuilles mortes, il lui faisait dérouler la pente, à rondelons; et il était au bas en trois bonds, avant elle, pour l'épousseter de sa queue. Elle jouait avec les petits de la laie, les petits de la louve; et quand il lui chantait, à la lune levante, dans le rond des grands chênes, elle dansait avec la biche.

Elle était l'enfant de la fée, et tout dans la forêt se mettait à son joli commandement. La fée l'aimait et la favorisait en tout. Mais en redressant ses caprices; car c'est beau d'être toute vive, mais c'est plus beau encore d'être toute

vraie, comme l'eau de roche, tout humble et simple et bonne. Beau surtout de savoir revenir : quand on a bronché dans le chemin, savoir le reconnaître, pour prendre la voie droite.

C'était cela tout juste, que Marie ne savait pas faire. Têtue comme un petit mulet. Même point toujours aussi franche qu'il aurait fallu, et comme il aurait dû aller avec la lumière de ses yeux.

Un jour la fée eut à se rendre chez la reine des fées. Peut-être n'aurait-il pas été bien séant qu'elle y emportât sa baguette? Peut-être voulut-elle aussi tenter l'épreuve? Toujours est-il qu'elle laissa cette baguette au logis, dans une petite arche.

« Je pars, je reviendrai seulement sur le soir. Tout est à toi, tu peux user de tout, ici. A la réserve de cette arche, toutefois, que je te prie et te commande de ne pas même toucher. Fais m'en promesse: je partirai tranquille.

- Je n'ouvrirai pas l'arche, non, je vous le promets.»

Elle ne l'ouvrit pas, du moins de toute la matinée; de tout l'après-midi, même. Mais, au lieu d'aller cueillir la fraise ou bien faire danser ensemble le renard et le lièvre, elle resta au logis, à tourner, devant l'arche. Et sur le soir, à l'heure de la hulotte, elle ne put se tenir de l'ouvrir.

Dans l'arche, il y avait la baguette ...

Marie n'eut que le temps de la prendre et de la reposer : la fée arrivait. « Comment la journée a-t-elle passé? L'as-tu trouvée un peu longue sans moi? »

La fée embrassa Marie. La tenant contre elle, elle lui demandait si elle avait vu le loup, le renard, le lièvre danser sur un plancher, à l'ombre de la fougère, danser sur un plancher, à l'ombre d'un olivier?

« Qu'as-tu fait de ton temps? Je ne t'avais demandé qu'une chose, et tu sais quelle?

- Non, je n'ai pas ouvert l'arche. J'ai tourné, sans trop savoir à quoi me prendre, dans la maison. - Mais dis, Marie, tu ne l'as pas ouverte?

- Non, je n'ai pas ouvert votre arche!

- Marie! Et ce doré à tes doigts qu'en fais-tu?»

Marie regarda ses doigts : il y avait dessus comme une lueur d'or, depuis qu'elle avait touché la baguette.

« Tu couves de méchants œufs. Marie, mon enfant, dis le vrai sans feintise. Allons! Regarde-moi, fais-moi bonne figure! »

Les yeux sur les yeux, la fée la regardait. Marie, la mine basse et dure, soutint ce regard. Elle ne savait plus qu'une chose: c'était que pour rien au monde elle ne devait revenir sur ce qu'elle avait dit.

« Marie, mon enfant, la vérité, confesse-la. Ou je la fais venir en personne pour te confondre.

- Vienne qui voudra : je soutiendrai en face ce que j'ai dit : Non, je n'ai pas ouvert votre arche!

- Ha! prends-toi garde! Je t'aime tendrement. Mais pense bien à toi. Si tu t'opiniâtres à mentir, je jure par ma baguette que je te fais un sort ... Marie! Une fois et deux fois?

- Et trois fois, et cinquante! Je répondrai toujours: Non, je n'ai pas ouvert cette arche, je ne l'ai pas ouverte, je ne l'ai pas ouverte!

- Eh bien, tu l'as voulu. »

La fée a pris sa baguette, de la pointe a touché Marie.

Et Marie s'est sentie partir dans le sommeil: les yeux s'appesantissent; les bras, les jambes se dénouent, et tout le corps semble fondre sur place, comme au soleil de mars une figure de neige.

Lorsqu'elle s'éveilla de ce somme, qui a peut-être duré des mois, Marie se vit au cœur des bois. Sous le grand vieil arbre de glands, contre la roche, à l'endroit même où la fée jadis l'avait prise, l'emmenant au pays des fées. Pour la couvrir, ses penillons d'alors, sauvageonne et bûcheronne, qui, justement, ne la couvraient plus guère. Déjà le froid la mordait aux jambes, car c'était la même heure du soir, et la même saison, d'un peu avant octobre. Il allait falloir coucher sous l'arbre, comme une bête bourrue.

Cependant, sans doute que la fée a eu compassion de son enfant rebelle. Elle a voulu que le fils du roi passât par là à cheval, derrière ses épagneuls qui chassaient, le balai haut. Il a vu cette figure de rose sauvage, ces beaux yeux bruns mouillés de larmes qui soleillaient dans l'ombre. Il y avait sur la personne de cette Marie on ne sait quel reflet d'or et de rose, comme cette lueur attachée à ses doigts dès qu'elle eût touché la baguette. On ne sait quoi du pays de la fée, où les senteurs de la Saint-Jean nagent dans l'air, tout un bonheur d'oiseaux, de verveine et d'aurore.

Émerveillé, le fils du roi a tiré sur la bride. Il a parlé à Marie comme en rêve. Marie lui a répondu comme en songe. Leurs yeux, pendant ce temps, leurs yeux se disaient tout.

Et la chasse a emmené Marie, sur un cheval blanc, qui lui obéissait, à elle qui n'avait jamais monté à cheval, comme si c'était elle qui l'avait dressé avec le mors.

Seulement, le roi, qu'a-t-il dit, devant cette fille trouvée dans la forêt, et qui savait à peine raconter son histoire; mais ce qu'elle contait, on l'écoutait comme on eût fait d'une chanson.

Ha! le roi, il a senti que s'il ne donnait pas à son fils cette bûcheronne des fées, il lui ôtait toute joie de la vie. Dans l'esprit du roi, cependant, demeurait comme un doute.

« Mon fils, lui a-t-il dit, elle sera ta femme. Je vois que c'est le sort. Seulement ...

- Seulement, monseigneur mon père?

- Seulement, je ne démêle pas très bien son aventure, ni ce retour ... Qu'elle prenne sa résolution, qu'elle prenne bien sa résolution, puisqu'elle devient ta femme, d'être une femme vraie et bonne.

Si elle se manque un jour, je ne la manque pas! »

Voilà ce qui fut dit, et en haut ton, et devant tout le monde ...

Les noces se firent, noces de roi, à tambours et trompettes, à hautbois et musettes. Mais les deux mariés n'entendirent même pas ces musiques, tout perdus qu'ils étaient dans leur chanson à eux, celle qu'ils se chantaient sans avoir à la dire et où ils étaient tout l'un pour l'autre.

Les semaines passèrent, et les mois, les saisons. Voilà qu'à la Saint-Jean, quand les sorciers vont à travers les airs à leur grand rendez-vous sur la plus haute des montagnes, Marie donna le jour à un petit garçon, aussi beau qu'un bouton de rose. Dès qu'elle le vit, elle se sentit transportée. Et le vieux roi presque de même. Tout de suite, il ne jura plus que par cet enfant, qui devenait l'héritier de sa couronne.

Le fils du roi, lui, ne se tenait pas de joie. Si fier et si content de montrer à tous que son mariage, qui avait fait parler dans le pays, avait de si beaux fruits. Mais précisément, les dames qui gardaient aigreur de ce mariage, devant ce si joli enfant, recommençaient à parler de sorcellerie, disaient qu'il fallait voir ...

La nuit d'après la naissance, comme Marie ne dormait pas, toute recueillie en sa joie, parut soudain près de son lit la fée armée de la baguette.

« Marie, mon enfant, tu le vois, je n'ai pas voulu être mauvaise envers toi, qui envers moi a su être si fausse. Tu m'as forcée à te rejeter au malheur: j'en ai fait ton bonheur encore. Mais maintenant, la vérité, dis-la : tu avais ouvert l'arche, touché à la baguette! »

Alors, Marie, comme si tout ce temps n'avait été qu'un instant, et qu'elle en fut toujours à son fatal mensonge:

« Non, je n'ai pas ouvert votre arche! »

Aussitôt la baguette la touche. Aussitôt elle devient muette comme un carpillon. Et la fée disparaît, emportant entre ses bras le nouveau-né, qui ne s'éveilla même point.

Au matin, quand les servantes virent ce berceau vide!... On questionne, on s'écrie. On court chercher le prince.

On va parler au roi. Ils arrivent. Le feu aurait pris aux quatre coins des chambres qu'il n'y aurait pas eu plus de mouvement dans le château.

Et Marie qui ne pouvait rien expliquer ... Depuis le mensonge renouvelé, plus un mot n'aurait su sortir de sa bouche. Écrire? On n'a que faire d'écrire, au pays de la fée. Et en cette compagnie du prince, dans le rêve où elle était partie avec lui, elle ne s'était guère mise en peine d'apprendre.

Le prince était devenu plus blanc que sa chemise, le roi plus rouge que son manteau de roi.

« Ha! dit le roi, j'aurais bien dû rester sur ma défiance ...

La malheureuse est fée, elle est ogresse comme les fées le sont. Il faut bien qu'elle ait dévoré ce beau petit enfant, puisque les gardes n'ont vu personne passer par cette porte. Aurait-il pu s'envoler par la fenêtre? »

Dans sa colère, le roi donne ses ordres.

« Mon fils, regagnez votre chambre. Qu'il vous souvienne de ce que j'ai dit, et devant tous, en consentant à ce mariage. Ce que j'ai dit, puisque le cas échoit, je le ferai! »

Il fait traîner Marie, enchaînée, dans la tour. Pour lui faire son procès, il mande les juges de robe rouge.

Dans les trois jours, elle est jugée à pendre, à pendre et étrangler. Sitôt l'arrêt rendu, on la jette dans un tombereau, et corde au cou, la mène à l'arbre de glands du grand bois.

Pauvre Marie. Condamnée à mourir, sans même avoir revu celui que son cœur aime, ni son enfant chéri. Voilà ce qu'est la terre : hier les joies, aujourd'hui les douleurs. « Ha! se disait-elle, je veux bien en sortir, une seule chose me fâche. Comment ai-je pu être si fausse, si obstinée dans cette fausseté devant ma mère-fée, qui toujours pour moi fut si bonne? Avoir eu le cœur si mauvais ... Va sonner l'heure du grand départ. Mais partir avec ce paquet pour l'autre monde ... »

Se confesser, elle ne le pouvait : muette comme le père de saint Jean-Baptiste jusqu'au jour où cet enfant saint Jean naquit. Au fond de son tombereau,

échevelée, elle pleurait sur ses deux mains liées, et les rames de feuillages, à son passage pleuraient aussi sur elle.

A l'arbre de glands, le bourreau l'a fait descendre. Il a mis l'échelle à la plus grosse branche.

« Mon Dieu, je me repens; mon Dieu, je me repens ... » D'un grand élan de cœur, elle a demandé son pardon.

Et tout soudain, sans qu'elle ait su comment, les liens sont tombés de ses mains, elle a eu son petit enfant entre les bras. Son enfant, son beau petit garçon, plus frais que le bouton de la rose. Et la fée était là pour la toucher de la baguette. Et Marie n'était plus muette, Marie a pu tout dire au roi, au fils du roi, qu'on est allé quérir, galopant, galopant ...

Le fils du roi était malade de chagrin : il ne faut pas demander s'il a été guéri entendant les nouvelles ...

Ils ont vécu longtemps. Et Marie, l'enfant de la fée, jusqu'à son dernier jour a gardé des yeux clairs comme étoile dans l'eau de la fontaine.

J'ai marché sur la queue de la petite souris :

Elle a fait cui-cui-cui,

Et le conte est fini.